

# APERCU SUR L'HISTOIRE DE L'EDUCATION

## DANS LA CIVILISATION MUSULMANE [1]

**Prof. Dr. Mehmet Zeki AYDIN**

Chargé de cours à la Faculté de théologie  
de l'Université de la République à Sivas, Turquie.

### INTRODUCTION

Tenter en quelques pages un survol de l'histoire de l'éducation dans la civilisation islamique, depuis le temps du Prophète (a.s) jusqu'à l'aube du XXe siècle, n'est pas une chose aisée. Il n'est certainement pas possible d'être complet dans cet exercice. Nous tâcherons de mettre en évidence les grandes lignes de cette histoire en soulignant l'évolution des institutions éducatives musulmanes à travers les siècles. L'histoire de l'éducation et des institutions éducatives dans la civilisation islamique peut être subdivisée en deux périodes majeures, la période avant l'apparition des *madrasa* et l'ère des *madrasa*. Nous allons les parcourir successivement mais commençons par définir le statut de l'éducation et des sciences dans l'islam.

Selon la religion musulmane, l'apprentissage et l'étude des sciences sont des obligations pour les musulmans des deux sexes. Mais cela demande à être nuancé. Cette obligation concerne un niveau minimum de connaissances qui permettent de mener la vie de tous les jours et de pratiquer quotidiennement le culte islamique. Par exemple, un(e) musulman(e), qui n'est pas chimiste ou biologiste, n'est pas nécessairement tenu(e) de savoir les fondements de la chimie ou de la biologie, mais il (elle) se doit de connaître les principes élémentaires de la protection de l'environnement immédiat, de l'hygiène corporelle et domestique. En ce qui concerne la pratique du culte proprement dit, l'enfant musulman ne doit pas savoir faire la prière avant l'âge de la puberté. Une fois pubère, il doit l'apprendre et la pratiquer. Un célibataire ne doit pas connaître les préceptes de la religion concernant le mariage, mais avant de se marier il doit commencer à les apprendre. Un pauvre ne doit pas connaître les principes du versement de la *zakât*, l'aumône légale que doit acquitter annuellement tout musulman aisé. L'acquisition de savoirs qui dépassent un niveau de besoins pragmatiques et immédiats des fidèles est hautement conseillée mais pas obligatoire.

Cependant le métier de savant ou de scientifique en soi est bien considéré par l'islam. En dehors de la pratique obligatoire du culte, les activités d'étude et de recherche scientifiques

sont celles qui ont le plus de valeur aux yeux de la religion. Une fois qu'un musulman s'est acquitté de ses devoirs culturels quotidiens, s'il veut continuer dans la voie de Dieu une des meilleures choses qu'il puisse faire c'est d'apprendre, d'étudier, de rechercher et d'enseigner le savoir. Le Prophète (a.s) enjoint aux musulmans d'aller chercher la science. Le texte coranique n'exclut explicitement aucun champ de la connaissance, mais se réfère implicitement à la religion: l'enfant commencera par apprendre ce qu'il doit savoir pour s'acquitter de ses devoirs religieux (*'ibada*). De ce point de vue, l'éducation n'est pas seulement un moyen destiné à accumuler des connaissances au nom du savoir ou de la science, à s'instruire pour être un bon citoyen, ou encore pour acquérir une profession, un moyen de subsistance, mais c'est d'abord et avant toute autre chose un moyen de parfaire le développement moral et spirituel de la personne.

La quête du savoir (*talab ul-'ilm*) n'en demeure pas moins un véritable acte de piété pour les fidèles. Dans l'islam, les premiers éducateurs sont les parents, responsables devant Dieu de l'éducation de leurs enfants. Le Prophète (a.s) dit "*un parent ne peut rien léguer de mieux à ses enfants qu'une bonne éducation*". Mais, dans l'histoire comme de nos jours, des parents, analphabètes par le passé et infra-scolarisés aujourd'hui, sont souvent dépassés dans leurs tâches d'éducateurs, n'ayant que des connaissances, tant religieuses que profanes, fragmentaires. Le recours à des professionnels du savoir et de l'éducation s'est dès lors très rapidement avéré nécessaire dans la société islamique. Ce qui explique, sans doute, qu'au sein de la communauté musulmane, les savants (*'ulema*) aient, de tout temps, occupé une position sociale élevée. En fait, les sociétés musulmanes réprouvent le savant qui hésite à transmettre son savoir aux autres. L'acquisition du savoir étant un devoir religieux ainsi que nous l'avons présentée, quiconque possède une parcelle de science doit impérativement la transmettre ce qui, d'ailleurs, en préserve la richesse et garantit son accroissement au fil du temps. On peut voir dans cette attitude un précédent de ce qu'aujourd'hui nous appelons "la démocratisation du savoir et de l'éducation".

Durant sa période mecquoise, le Prophète (a.s) éduquait et conseillait ses compagnons dans leurs maisons. A l'époque, le lieu le plus courant pour l'éducation des adultes était une maison. La mosquée du Prophète (*masjid an-Nabawi*) à Médine possédait, à côté de sa salle de prières, un autre local qui s'appelait la *suffa*. Il s'agissait d'un foyer où se déroulaient également des activités éducatives régulières ou informelles. Dans la mosquée se donnaient des prêches expliquant l'islam et le contenu du message coranique. L'éducation se faisait de manière orale. Rares étaient alors les Arabes qui savaient lire et écrire. Le Prophète Mohammed (a.s), lui-même, ne savait sans doute pas lire ni écrire. L'historiographie nous rapporte que le Prophète (a.s) était entouré de secrétaires, qui transcrivaient ses paroles et actes. Il a cependant pris conscience de l'importance de la transmission du savoir. Après sa première bataille contre les Mecquois, les prisonniers polythéistes lettrés furent libérés pour

enseigner l'écriture aux musulmans médinois. Le Prophète Mohammed (a.s) avait reçu un message représenté par un livre, le Coran. Son étude entraîna rapidement une intense activité éducative. Lire, écrire, calculer, n'avaient à l'origine d'autres buts qu'une meilleure compréhension du texte coranique et l'appréciation des règles pratiques qu'il préconisait. En tant qu'institution éducative, la mosquée fut la première et la plus efficace, qui permit à la société arabe d'accomplir sa transition de l'oralité vers la tradition écrite. Mais elle fut loin d'être la seule. Passons en revue les institutions éducatives auxquelles les sociétés islamiques, arabe ou non, donnèrent naissance.

## 1. LES INSTITUTIONS EDUCATIVES AVANT L'APPARITION DES MADRASA

### **Le *kuttab***

Dès l'époque prophétique, le *kuttab* correspondait à nos écoles primaires. Il fournissait une éducation de base et de proximité. Les *kuttab* se situaient en général dans les annexes des mosquées de quartier. Mais un *kuttab* pouvait aussi être constitué d'une tente élevée en plein désert. Dans ces écoles rudimentaires les élèves apprenaient à lire, à écrire, à calculer, à nager (dans les localités côtières) et recevaient une instruction religieuse de base (les pratiques rituelles). Cette culture générale fondamentale est appelée *'adab* et le maître qui la transmet: *mu'addib* ou *mu'allim*. Ces écoles se multiplièrent dès le début de la période omeyyade (661-750): il fallait arabiser les nouvelles provinces au fur et à mesure des conquêtes et les instituteurs suivaient le sillage des armées. La qualité de cet enseignement dépendait fort de la personnalité des instituteurs: la connaissance en matière religieuse n'est pas toujours synonyme de qualités pédagogiques ou de possession d'un savoir étendu dans d'autres domaines. Il n'empêche que les *kuttab* persisteront à travers les siècles, malgré les bouleversements politiques. Véhicule de l'instruction primaire et des valeurs de l'islam, il y a eu un *kuttab* omeyyade, abbasside, séldjoukide, ottoman,... Même aux époques coloniale et post-coloniale, dans bien des pays, le *kuttab* a rivalisé avec la scolarité moderne, calquée sur des modèles occidentaux. On pense qu'il devait avoir environ 40 ou 50 enfants dans la salle de classe. Ils étaient assis sur des matelas ou des tapis formant un demi-cercle autour du maître. C'étaient tous des garçons ou toutes des filles, car la mixité n'était pas dans les usages. Le *kuttab* est aussi une école coranique. L'arabe littéraire n'était pas connu en général des Arabes ruraux, ni des musulmans non arabes. Or le Coran ne pouvait être enseigné qu'en arabe littéraire (en vertu du dogme de l'inimitabilité). Les écoliers le récitaient donc par coeur, souvent sans le comprendre. Plus tard, mais d'une façon non systématique, on verra des maîtres expliquer le Coran à l'aide des langues locales.

## La mosquée

La première fonction des mosquées est, bien sûr, de permettre la pratique du culte. Mais durant l'histoire elles ont également assumé toutes sortes d'autres fonctions notamment dans la formation des enfants et des adultes. La formation des adultes se pratiquait de manière informelle par les causeries des savants de l'époque en visite dans les mosquées. Il existait également une forme d'enseignement plus organisée. Les étudiants qui suivaient régulièrement un tel enseignement s'asseyaient en cercle autour du professeur. Celui-ci développait sa matière ou il faisait lire à haute voix un ouvrage, puis animait une discussion au sujet de la lecture, ou encore il répondait aux questions que celle-ci suscitait. Le nombre d'étudiants d'un professeur variait selon sa notoriété. Les étudiants choisissaient librement leurs professeurs. Ces cours étaient ouverts à tous. Un étudiant pouvait suivre l'enseignement d'un maître jusqu'à plusieurs années de suite. Il n'existait aucune règle à ce niveau. Le seul déterminant était l'intérêt et l'attrait personnel des étudiants, qui choisissaient la durée de leurs études comme ils le souhaitaient. De son côté, le professeur pouvait attribuer une sorte de certificat d'études (*ijâza*) aux étudiants qu'ils estimait avoir acquis un niveau de connaissances suffisant et satisfaisant. Selon l'usage, les étudiants assidus circulaient d'un professeur à l'autre et ce plusieurs fois de suite. Nous apprenons par les biographies de savants qu'ils passaient tous plusieurs années en compagnie d'un maître, puis allaient suivre l'enseignement d'un autre, dans une autre ville. Ces éducateurs islamiques acceptaient tous unanimement que la meilleure qualité d'un élève était sa mémoire. Il convient de rappeler que la plus haute aspiration des premiers lettrés musulmans était d'apprendre le Coran et, si possible, aussi les *hadith* (récits se rapportant aux faits et gestes du Prophète (a.s) ) par coeur. Les professeurs n'avaient aucun statut officiel, ni d'obligations envers des autorités de leur pays. En revanche, ils devaient subvenir eux-mêmes à leurs besoins personnels. Parfois, les savants faisaient du commerce pour vivre ou dépendaient de l'aide de leur entourage.

Pour illustrer l'organisation et le contenu de ce type d'enseignement donnons deux exemples: les cours de jurisprudence (*fiqh*) et les cours de *hadith*. Le cours de jurisprudence prenait la forme de discussions entre le maître et ses élèves au départ de cas litigieux ou pénaux précis présentés par le professeur. Nous sommes à une époque (le VIIe et le VIIIe siècles) où la jurisprudence islamique commence à prendre forme. Dans ces cours, les étudiants pouvaient exprimer d'autres avis que le maître. Et cela arrivait très souvent. Les livres de droit musulman et de commentaires juridiques, qui datent de cette époque, amènent jusqu'à nous les échos de telles discussions. Dans le développement de ces innombrables débats, nous assisteront à l'émergence des quatre écoles juridiques de l'islam sunnite, qui sont toujours encore en vigueur actuellement: l'école hanéfite, l'école malikite, l'école shafiite, l'école hanbalite. A la même époque, on étudiait par coeur les *hadith* connus du Prophète (a.s). Les maîtres les rassemblaient auprès de personnes âgées, qui les avaient appris de leurs parents ou

d'autres personnes ayant éventuellement côtoyé le Prophète (a.s) ou un de ses compagnons directs. Les professeurs classaient les *hadith* selon la crédibilité qu'ils accordaient à leur rapporteurs. A la manière de la critique historique moderne, ils comparaient les récits et cherchaient à établir des recoupements. Dans les premiers siècles de l'Islam, il arrivait régulièrement que se déclarent des gens qui affirmaient connaître des *hadith* inconnus jusqu'alors. Dans ces cas, le maître et ses élèves n'hésitaient pas à se déplacer sur les lieux de la "découverte" pour étudier le contenu du *hadith* et vérifier la crédibilité du rapporteur. Ces voyages d'étude étaient célèbres à l'époque. Pensez également aux conditions de transport et de communication en ces temps là!

### **Les demeures des savants et les librairies**

L'enseignement n'avait pas seulement lieu dans les mosquées ou les *kuttab*, mais encore dans les demeures des *'ulema* (savants) ou les boutiques des marchands de papier et de livres (librairies) qui jouèrent un rôle important dans la propagation du savoir. Par ailleurs, les souverains engageaient des savants comme tuteurs pour leurs enfants. Mais il arrivait également qu'un souverain invite des savants célèbres dans son palais. Le peuple était alors convié à écouter les cours ou les lectures publiques que ceux-ci donnaient au palais pendant quelques temps. Jusqu'au IXe siècle, le papier, les livres et les bibliothèques étaient rares. Les boutiques des libraires fonctionnaient comme des bibliothèques. Les libraires ne pouvaient pas vivre seulement de la vente de livres. Ils faisaient aussi le commerce d'autres articles. Ils vendaient des livres mais surtout recevaient des voyageurs venus spécialement pour les lire lors d'une halte de quelques jours. Ce tableau ne sera pas complet si on n'y ajoute pas la fameuse université créée à Bagdad par le calife abbasside Al-Mamoun (813-833): la "Maison de la sagesse" (*Al-beyt al-hikma*), qui sera, entre les IXe et XIe siècles, un haut lieu de liberté d'esprit, de production intellectuelle et de synthèse des sciences hellénique, indienne, perse et arabe.

Durant toute l'histoire du monde musulman l'enseignement se subdivise en deux domaines spécifiques: les sciences *religieuses* et les sciences *profanes*, ancêtres des sciences modernes. Les sciences islamiques englobent le *tafsir* (l'exégèse coranique), le *hadith* (la tradition prophétique ou la *Sunna*), le *fiqh* (le droit islamique) et le *aqida* (le dogme islamique). Cependant cette distinction est faite aujourd'hui. Les savants de l'époque ne les distinguaient pas comme nous. Pendant longtemps, l'éducation générale et l'éducation religieuse se sont confondues. L'éducation était d'abord perçue comme une initiation religieuse. Les enseignants travaillaient tous dans les deux domaines à la fois. Ils étaient à la fois savants, pédagogues et hommes de religion: par exemple Avicenne (980-1037) connaissait le Coran par coeur, cela ne l'empêchait pas d'être aussi un grand médecin et un grand philosophe. D'autres étaient mathématiciens et astronomes en même temps qu'hommes de religion. Avant le XIe siècle,

l'enseignement était considéré comme un processus individuel. Chacun était libre de suivre le cours qu'il voulait chez le maître qu'il choisissait. Les *'ulema* n'étaient pas inféodés à un quelconque pouvoir politique et jouissaient d'une liberté intellectuelle ainsi que d'un prestige social importants. L'indépendance d'esprit était une valeur communément partagée par les grands savants du monde musulman des premiers siècles de l'Islam. Cette conception individualisée et adaptée aux rythmes d'apprentissage de chacun n'est pas sans rappeler les expériences pédagogiques actives contemporaines.

## 2. L'ERE DES MADRASA

Les différentes institutions d'enseignement d'avant les *madrasa* furent très efficaces dans la formation de brillantes générations de philosophes, de scientifiques et de théologiens. Mais la souplesse, le libéralisme et l'individualisme de leur mode de fonctionnement ne permettait pas d'accroître leur capacité. Sans devenir un enseignement de masse, la demande d'éducation s'était tout de même fortement accrue entre le VIII<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècles, notamment avec l'islamisation de nombreux peuples non arabes. Les mosquées, de loin la principale institution d'enseignement dans le monde islamique, ne suffisaient plus. Par ailleurs, les savants de toutes tendances, qui se concurrençaient, commencèrent à être manipulés par différents pouvoirs politiques. La nécessité de réorganiser l'éducation par un système nouveau, à la fois plus rigoureux et ouvert à un plus grand nombre d'apprenants, se profilait à l'horizon. Il s'agissait également pour le pouvoir abbasside (750-1258) d'instaurer une éducation plus conservatrice et de lutter plus efficacement contre l'influence intellectuelle grandissante du chi'isme fatimide au pouvoir en Egypte entre 909 et 1171. En effet, le pouvoir fatimide avait inauguré la prestigieuse université *Al-Azhar* au Caire en 969 et l'utilisait à ses propres fins de *propagande*. Le premier collège islamique (*madrasa*) fut ainsi inauguré à Bagdad par le wazir turc séldjoukide Nizâm ul-Mulk (mort en 1092). Il portait le nom de son fondateur: *Al-Nizamiyya*. L'imam Al-Ghazali (1058-1111) y a enseigné. L'enseignement commence donc à être organisé et financé par l'Etat à partir du Xe siècle chez les chi'ites et à partir du XI<sup>e</sup> siècle chez les sunnites.

L'enseignement donné dans les *madrasa* couvrait l'équivalent des études secondaires et des études universitaires contemporaines. Les enseignants étaient payés par le souverain ou par un *waqf* constitué ou reconnu par l'Etat. Les *waqf* sont des fondations pieuses ou de bienfaisance chargées de gérer des biens (terrains, champs, immeubles, caravansérails, hammams, etc.) dont les revenus permettaient de financer tant les enseignants que l'entretien des édifices scolaires. Les corps des professeurs se structuraient de manière plus ou moins bureaucratique sous la direction d'un *cheikh-recteur*, selon une hiérarchie et une collégialité strictes. Les étudiants recevaient une bourse, soit de l'Etat, soit de diverses sociétés de bienfaisance. Ils logeaient dans les dortoirs des *madrasa*. Les édifices de *madrasa* comprenaient une cour (où

les cours se donnaient en été), des classes de cours couvertes pour l'hiver, une mosquée, des chambres ou des dortoirs pour étudiants, des cuisines, des sanitaires, un hammam, une piscine et une fontaine. Les *madrasa* pouvaient se spécialiser dans certaines branches (sciences religieuses, médecine, etc.). Mais le plus souvent, elles assuraient un enseignement général dans les principales branches du savoir religieux et profane de l'époque. De ce fait, au début de leur existence, elles équivalaient les "universités" du monde occidental qui furent leurs contemporaines. Entre le XIe et le XIIIe siècles, toutes les grandes villes du monde musulman auront leur *madrasa*.

En dehors de ces collèges, les anciennes institutions éducatives ont poursuivi leur existence, mais leur public cible a changé. Les vrais étudiants sont allés vers les *madrasa*. En termes d'éducation, les mosquées se sont alors occupées de la vulgarisation du savoir religieux à de larges couches populaires. Dans beaucoup de pays musulmans, un certain nombre de mosquées ont cependant continué, encore pendant des siècles, à enseigner tant les sciences islamiques que les sciences profanes. Parallèlement au développement des *madrasa*, des hôpitaux et des bibliothèques ont vu le jour. Hormis leur fonctions premières sanitaire et curative, les hôpitaux centralisèrent progressivement la recherche et l'enseignement médicaux. Les étudiants y trouvaient la possibilité de faire leurs premières armes professionnelles comme les internes des hôpitaux universitaires contemporains. Durant le règne de l'Empire ottoman (1299-1923), des écoles militaires et d'administration verront également le jour.

Dans les *madrasa*, l'aspect scolastique coutumier de l'enseignement l'emportait sur les autres formes. A l'exception d'un certain nombre de personnalités scientifiques de premier plan, les connaissances nouvelles et la recherche avaient progressivement cessé d'être produites entre le XIe et le XIIIe siècles. Plutôt que de rechercher l'innovation, il s'agissait de répéter l'ancien, d'enseigner, d'apprendre par coeur et de commenter les livres des "anciens". Cette situation a perduré pratiquement sans modifications majeures jusqu'au début du XIXe siècle. Au long de ces siècles, les sciences religieuses sont peu à peu devenues les seules qui étaient encore enseignées dans les *madrasa*. Les sciences exactes ou les sciences expérimentales ont reculé partout dans le monde islamique. Au XIXe siècle, face au développement des sciences positives occidentales et à l'industrialisation de l'Europe, les pouvoirs musulmans ont cherché, avec beaucoup de retard et souvent en vain, à ressusciter la production et la transmission du savoir scientifique expérimental avec la création d'universités modernes, à l'image des écoles supérieures européennes de l'époque.

---

1- 1 "Aperçu sur l'histoire de l'éducation dans la civilisation musulmane, **Conférence du Centre El Kalima**, Bruxelles 1998.